

CO

éditions

/POLAR



TU M'AIMERAS

didier FARCY

Didier Farcy

Tu m'aimeras

Roman

Bleu, noir.

Bleu, noir.

Un flash électrique inonde de son tempo glaçant le manque d'espace qui enserre les chairs meurtries de mon corps ravagé.

Quand le flash bleu s'éteint, c'est son opposé noir qui s'impose à ma rétine aveuglée. Ma seule souffrance. Comme une barre d'acier rouillé enfoncée dans mon estomac. Un ténia géant qui me bouffe et m'étouffe de l'intérieur depuis qu'elle est morte.

Je vais mourir aujourd'hui.

Je ne suis peut-être qu'un cadavre, déjà.

En même temps, c'est ce que je voulais, non? Comment tout cela aurait-il pu se terminer autrement?

J'ai froid. C'est désagréable de mourir.

1

Nicolas, jeudi, un matin normal

Nicolas tournait mécaniquement sa cuillère dans la tasse d'un café trop clair et qui refroidissait, la tête lourdement posée sur son poing fermé, le regard perdu dans le liquide brun dont le parfum amer avait envahi la cuisine sans parvenir à réveiller Lucie dont la respiration calme et rythmée parvenait de la chambre voisine comme le battement régulier d'une horloge. La légère clarté de l'aurore n'avait pas encore gagné son combat quotidien contre la nuit, et le silence matinal n'était troublé que par le tintement régulier de la cuillère contre le grès du bol à peine fumant. Calme et tranquillité avant une journée ordinaire de travail. Comme chaque matin de la semaine, Nicolas finirait son café en même temps qu'il avalerait rapidement une tartine grillée à la confiture, il irait dans la salle de bains pour se brosser les dents et mettre un peu d'ordre à sa chevelure hirsute et grisonnante, enfilerait son manteau, sortirait de la maison sans bruit pour ne pas risquer de réveiller Lucie, Zoé et Chloé à qui il restait une bonne demi-heure de sommeil, monterait dans sa voiture qu'il démarrerait machinalement, et se dirigerait vers le collège où il enseignait la musique depuis près de dix ans.

Ce matin-là, la vieille Golf GTI ne fit pas de caprice pour démarrer. Son antique moteur, qui dépassait allègrement les deux cent mille kilomètres, avait apprécié la douceur de la nuit, sachant qu'elle annonçait le début de sa saison préférée, sans gel ni humidité. Dès que l'électricité parvint à ses diodes fatiguées, l'autoradio-cassette déversa dans l'habitacle les notes obsédantes d'*Emotional rescue* — *ouh ouh ouh ouh ouh ouh ouh* — et la voix pas encore trop chevrotante de Mick Jagger. Nicolas aimait bien ce moment, les trente minutes de trajet qui séparaient son domicile du collège pendant lesquelles, bercé par la musique, il réfléchissait à sa journée et se préparait mentalement à affronter les monstres qui se succéderaient dans sa salle de classe et qu'il essayait d'intéresser à la musique, malgré leur indifférence hautaine face au système scolaire en général et aux Canons de Pachelbel en particulier.

Il les aimait bien malgré tout et continuait d'entretenir la flamme qui l'avait poussé à choisir ce métier après l'accident de moto qui lui avait bousillé la main gauche, amputée désormais de son auriculaire, et privé de la carrière de musicien à laquelle il se destinait. Il aurait pu devenir un grand pianiste. Titulaire d'un premier prix de conservatoire, il n'avait eu aucun mal à trouver sa place au sein du prestigieux Orchestre national de Lyon, où son talent n'avait pas tardé à se faire remarquer. Il repensait fréquemment à l'abruti qui avait déboîté alors qu'il était en train de le doubler, l'envoyant avec violence s'écraser contre la barrière de sécurité. Il se souvenait de la douleur dans son gant déchiré, des larmes qu'il n'avait su retenir quand le médecin lui avait annoncé que sa main était brisée en multiples morceaux et qu'ils avaient dû lui couper l'auriculaire tellement il était broyé. Des années lui avaient été nécessaires pour admettre qu'il ne serait jamais le Radu Lupu du XXI^e siècle. Il n'avait sombré ni dans l'alcool ni dans la dépression, même si ce manque jamais comblé entretenait au fond de

lui un voile discret mais tenace. Il s'était fait une raison, comme on dit, et avait trouvé dans le professorat une manière agréable et à peu près lucrative de continuer à faire de la musique. Il avait peu à peu repris le piano, mais la souplesse et la dextérité lui manquaient pour retrouver un niveau correct lui permettant de jouer pour quelqu'un d'autre que lui-même ou ses élèves. Ça ne lui manquait pas trop. Il était passé à autre chose et consacrait toute sa passion à l'amour qu'il ressentait pour sa femme et ses filles. Finalement, cette vie lui plaisait, et il n'avait besoin de rien d'autre que son foyer, sa maison, son jardin, ses amis.

Avec le temps, Nicolas s'était embourgeoisé, et c'est avec une tendre nostalgie qu'il se revoyait, ado flamboyant surfant sur les succès, fantasma assumé des filles du collège puis du lycée qui voyaient en lui un James Dean amputé de son côté sombre, motard toujours prompt à proposer à l'une d'elles une virée dans la campagne qui se terminait invariablement dans la position couchée à l'abri des regards, dans un champ de blé ou dans la chambre de la belle quand les parents n'étaient pas là. En plus d'une réputation bien méritée de tombeur, Nicolas s'était construit le plus formidable catalogue de filles dont profitaient à leur tour ses camarades qui avaient pris l'habitude de glaner sur telle ou telle les renseignements les plus intimes dans l'objectif d'une relation qu'ils espéraient généralement durable et poussée. En quelque sorte, Nicolas faisait office de laboratoire d'essai et mettait à la disposition de chacun le résultat de ses recherches scientifiques. Si les filles, en public, n'hésitaient pas à se montrer scandalisées par un tel comportement, rares étaient celles qui n'en avaient pas profité à un moment ou à un autre, ou qui ne l'espéraient pas secrètement. Sans lui courir après, elles savaient que leur tour viendrait d'accéder enfin au Graal, de pouvoir enfin se vanter et faire la nique à toutes ces pouffasses qu'il avait abandonnées quand il en avait fini de les découvrir et de les utiliser.

Nicolas était fier et heureux de ce statut enviable qui faisait de lui le héros du lycée. D'autant que ses résultats scolaires, bien au-delà de la moyenne, venaient étayer s'il en était besoin sa réputation de héros universel. Il savait pourtant que ce bel édifice était pendu au fil ténu d'une parole malheureuse, d'une déception amère ou d'une vengeance criminelle si, par malheur, il lui venait l'idée de ne pas se montrer réglo avec l'une de ses conquêtes multiples. Il n'était jamais passé à l'acte. Ses relations s'étaient toujours arrêtées à quelques maladroites caresses, à l'exploration timide des corps offerts, au flirt poussé, au sexe non consommé. Alors que les camarades à qui il offrait gratuitement les tuyaux et les renseignements utiles à leurs lubriques desseins avaient, pour la plupart, expérimenté déjà ce dont il devait, pour sa part, se contenter de rêver. Dangereux paradoxe qui le poussait à toujours explorer plus avant les limites de la perfection. Et, comme la nature l'avait doté de multiples dons qu'il savait mettre en valeur grâce à un travail acharné et à la chance qu'il savait provoquer, la réussite lui souriait. Il avait les meilleures notes, était le pianiste le plus doué de son école de musique, sortait avec les plus belles filles, et même avec les moins belles, et faisait la fierté de ses parents qui ne comprendraient jamais comment ils avaient fait pour engendrer un tel phénomène. En plus, il était beau. Un mètre quatre-vingt à seize ans, un corps fuselé et musclé, récompense d'une pratique régulière de multiples sports — football, marche, natation — la peau hâlée été comme hiver, sans acné, un sourire malicieux qui dessinait des fossettes attirantes, et des yeux d'un brun profond ponctuant de leur lumière sombre le brun espagnol de sa chevelure abondante et presque crépue.

C'est vrai qu'à l'époque, tout semblait lui sourire. *Don't you know promises were never made to keep? Just like the night,*

*they dissolve up in sleep*¹. Juste avant la sortie d'autoroute, Mick Jagger rappela à Nicolas que finalement la vie ne lui avait pas apporté tout ce qu'elle lui avait promis, et qu'elle n'avait pas oublié de lui faire subir des épreuves dont il se serait bien passé. Même si aujourd'hui, il pouvait malgré tout se vanter d'avoir tout ce qu'il lui fallait : un travail qu'il aimait, une maison, une famille, des amis. Il y avait mis le prix.

La barrière du péage se leva, Nicolas enclencha machinalement la première et s'engagea dans la circulation encore fluide à cette heure matinale. Comme chaque matin, la lumière blafarde des lampadaires s'éteignit à son passage plongeant la rue dans la clarté grise de la nuit mourante. L'aube éveillait doucement la banlieue dans l'agitation tranquille des premiers marcheurs emmitoufflés, des terrasses des bars où les journées naissaient dans le parfum réconfortant des expressos brûlants, dans les rideaux de fer tagués qui attendaient de se lever lourdement sur les vitrines chamarrées. Après le rond-point qui terminait la large avenue du Général de Gaulle dont les platanes verdissaient à peine de leurs bourgeons naissants, le collègue Allende surgissait, écrasant de sa lourde masse rose et gris les petits pavillons environnants dont les volets clos témoignaient qu'ils étaient occupés par des retraités, ou au moins des personnes qui n'avaient pas à se lever tôt pour aller travailler. Le collègue était massif, du genre à faire fuir les élèves. Une lourde façade de béton percée d'une large porte vitrée s'ouvrait au sommet d'un monumental escalier pavé. De chaque côté, la porte était flanquée de deux prunus faméliques qui n'avaient pas encore revêtu leur feuillage amarante, et qui tentaient sans réel succès de donner au bâtiment un aspect accueillant et bucolique. La fière devise républicaine brillait en

1 *Ne savez-vous pas que les promesses n'ont jamais été faites pour être tenues? Tout comme la nuit, elles se dissolvent dans le sommeil. Emotional rescue – The Rolling Stones*

lettres d'or au-dessus de la porte surmontée des drapeaux tricolore et européen. Déjà, malgré l'heure, un petit groupe d'élèves, survêtements gris et casquettes retournées, attendait en discutant, écouteurs sur les oreilles et cigarette aux lèvres. Nicolas reconnut deux d'entre eux et se demanda ce que pouvait bien diffuser leur téléphone portable, étant donné le peu d'enthousiasme qu'ils mettaient à suivre, ou plutôt à subir, les cours de musique qu'il avait le grand bonheur de leur dispenser. Du rap, sans doute. Il fit le tour du collège jusqu'au portail blanc qui donnait accès au parking des professeurs, et gara sa Golf à sa place habituelle. Sur le parking, deux collègues discutaient discrètement. Il s'approcha pour les saluer et se mêler à la conversation. Mohamed et Émilie étaient respectivement professeurs de français et d'arts plastiques.

Nicolas aimait bien Mohamed. On aurait même pu dire qu'ils étaient devenus amis au cours des quelques années — quatre, cinq ? — où ils travaillaient dans le même collège. Mohamed avait à peu près le même âge que Nicolas. Il avait cessé depuis longtemps de faire semblant de jouer au modèle d'intégration positive et se sentait parfaitement bien dans son rôle de Maghrébin parvenu là où on ne l'attendait pas. Colosse d'un mètre quatre-vingt-dix, il impressionnait autant par sa taille que par l'autorité dont il faisait preuve devant ses élèves qui en faisait l'enseignant le plus populaire du collège. Sa voix douce et posée, son regard clair et franc imposaient à tous un respect que jalouaient en secret tous ses collègues qui auraient bien aimé obtenir chez leurs élèves les résultats qu'il affichait lors des conseils de classe. Il était celui à qui les jeunes professeurs venaient demander conseil, celui auprès de qui les élèves venaient se plaindre ou se confier, celui sur lequel le principal se reposait pour faire passer les messages en salle des profs. La casquette de cuir vissée sur le crâne, il agitait les bras pour illustrer le compte-rendu de ses vacances de printemps qu'il avait passées avec des amis dans le Queyras, entre randonnées à

ski et après-midi délassantes à la terrasse des bars de Molines ou d'Arvieux où il avait ses habitudes, obligeant Émilie à se tordre le cou pour le regarder. Émilie était une frêle jeune femme de taille moyenne qui cachait le plus souvent sa minceur dans des vêtements amples et colorés lui donnant des allures d'étudiante, ce qu'elle n'était plus depuis très peu de temps. Son visage fin et lumineux brillait continuellement d'un sourire accentué de fossettes à peine marquées qui donnaient à ses joues une séduisante rondeur. De longs cils mélangés à une frange soigneusement entretenue soulignaient son regard profond et doux, quoique légèrement teinté d'une indéfinissable mélancolie. Son charme opérait sans distinction sur ses collègues comme sur ses élèves, surtout les garçons, lesquels attendaient avec impatience leur cours hebdomadaire d'arts plastiques où ils rivalisaient de talent pour plaire à leur prof préférée et gagner le droit de plonger un instant leur regard dans ses yeux bruns. Un sourire d'elle valait bien les meilleures notes du monde, et les changeait des rictus métalliques de leurs camarades boutonneuses. Si, à n'en pas douter, elle encomrait les fantasmes inavouables mais peu discrets de ses jeunes admirateurs, nul n'aurait pu déceler chez les adultes, plus ou moins âgés, la moindre concupiscence à son égard. Le seul effet qu'elle produisait sur ses congénères résidait dans la joie de vivre qu'elle semblait semer sur son passage, dans le rayonnement jovial qui se lisait, dès qu'elle apparaissait, sur les visages d'ordinaire fermés et désabusés qui peuplaient les bruyantes récréations dans la salle des profs. Sans doute nombreux d'entre eux couvaient-ils en leur cœur un secret et troublant penchant pour celle qu'on avait pris l'habitude de surnommer affectueusement « la bichette », mais sans arrière-pensée, sans jamais imaginer qu'on pourrait ne serait-ce que la toucher, tels des chasseurs qui abaisseraient leur fusil devant la tendresse et la beauté d'un de ces cervidés sur lequel aucun ne pourrait tirer le moindre coup de fusil.

Sommaire

1 – Nicolas, jeudi, un matin normal	2
2 – Il y a longtemps	22
3 – Nicolas, vendredi, qui ?	29
4 – Paul, la vie est belle	34
5 – Elle, je n’oublie rien	38
6 – Nicolas, samedi, as-tu oublié ?	41
7 – Paul, c’est pas toujours facile	47
8 – Nicolas, pourquoi moi ?	57
9 – Elle, samedi après-midi, tu reviendras	65
10 – Paul, lundi, retour aux affaires	72
11 – Nicolas, toucher le fond	81
12 – Paul, c’est parti	86
13 – Nicolas, mardi, merci	92
14 – Paul, mardi, compliqué	95
15 – Samia, changer tout	102
16 – Nicolas, je ne te connais pas	105
17 – Elle, bientôt	109
18 – Paul, violence	113
19 – Nicolas, il y a des jours	117
20 – Paul, où rien ne va	122
21 – Chloé, maman, aide-moi	127
22 – Nils, mercredi, y arriver	135
23 – Nicolas, mon enfant, mon amour	141
24 – Paul, comprendre	145
25 – Chloé, jeudi, seule	150
26 – Nicolas, je t’ai oubliée	155
27 – Elle, vendredi, y croire quand même	160
28 – Chloé, attendre la fin	163
29 – Paul, et chercher encore	166
30 – Lucie, quand tout s’écroule	169

31 – Elle, jusqu’au bout	172
32 – Paul, week-end	176
33 – Nils, éclairage	183
34 – Nicolas, samedi, trop	186
35 – Paul, veillée d’armes	190
36 – Elle, tu ne m’oublieras pas	193
37 – Paul, ils y croient tant	196
38 – Elle, aime-moi	200
39 – Nicolas, échanger ou mourir	203
40 – Paul, ne tirez pas	207
41 – Elle, Nicolas, impossible rencontre	210
42 – Paul, tout est bien	215
43 – Après, plus tard, oublier	219



éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

www.nco-editions.fr

Tu m'aimeras
Didier Farcy
Version gratuite - Ne peut être vendu

*Image de couverture : JYG
Crédit photo : Adobestock*

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



© n'co éditions
3, rue de la Charité - 38200 Vienne
nco-editions.fr